

J'échoue dans une monstrueuse ombre inhabitée.
Je n'y rencontre ni une âme ni un corps.
Je ne chanterai plus jamais la mélodie du miracle.
La vie m'évite.
La vie me fuit.
Le vide se rengorge comme un paon.

—

J'ai honte d'avoir applaudi la musique.
Oui, aussi les couleurs me font mal.
Non, je ne veux plus des livres.
Je fuis le perceptible.

—

Je suis la proie des souvenirs.
Ils me poursuivent sans cesse.
Ils me caressent et me déchirent.

—

Le jour est grand et blanc.
Je me traîne de banc en banc.
J'ai perdu ce que j'aime le plus.
J'ai perdu ce qui m'était le plus nécessaire pour vivre.

—

Je suis un mort condamné à vivre.
Je marche, je parle quoique je sois mort.

—

La douceur faisait remuer tes lèvres.
La clarté faisait battre ton cœur.
Le ciel se glissait sous tes pieds.

Séparé de toi j'écrivais des messages
sur les ondes,
sur les nuages,
afin que pendant leurs voyages
ils te remettent mes rêves.

—
Un printemps passe doux comme ta jeunesse.
Jamais je n'ai vu autant de fleurs.
Ce sont des vols, des ondes, des nuages de fleurs.
Un printemps passe comme ta tendresse.

—
Où es-tu, toi si douce et si claire ?
Où sont nos fêtes, nos voyages, nos rêves,
nos larmes, nos angoisses, nos prières ?
Passés, comme la vie d'une fleur.
Passés, comme ta vie.
Où sont nos promenades à Paris,
le long de la Seine aux premiers jours de printemps ?
Où sont les nuits d'été dans notre jardin
quand les fruits de feux surgissaient des puits de la nuit
et que tu montais cueillir le dernier fruit ?
Où es-tu, toi si douce et si claire ?
Passée, comme la vie d'une fleur.
Où sont les minutes d'attente au Pont Mirabeau
pour le dernier train à Val-Fleury ?
Où sont les heures sur les plages du Midi ?
Où est ta belle pelisse noire ?
Où sont nos petites provisions dans notre armoire ?
Où sont les jours radieux à Château Folie ?
Où sont nos petits soucis ?
Où sont nos grands soucis ?
Où sont nos grands espoirs ?
Où es-tu, Sophie ?
Où es-tu, Sophie ?
Passée, passée comme tout ce qui fleurit.

—
Un printemps passe comme ta jeunesse.
Jamais je n'ai rêvé autant de toi.

Ce sont des vols, des ondes, des nuages de
tendresse.

Jamais autant de fleurs
ne brillaient sur la terre.
Elles se bercent et s'inclinent
vers toi.

Tu es le ciel.
Tu es la lumière.
Tu les caresses
tout doucement.

Jamais autant d'étoiles
ne fleurissaient dans le ciel.
Elles se bercent et s'inclinent
vers toi.

Tu es le ciel.
Tu es la nuit.
Tu les caresses
tout doucement.

Je cherche une rose
que j'ai perdue.
Jour et nuit
me font très mal.
Jour et nuit
les souvenirs arrivent.
Je cherche une rose
de douceur et de calme.
Je cherche une rose
de lumière et de clarté.
Je cherche une rose
que j'ai perdue.

Que les fleurs étaient ivres.
Que la mer brillait.
Tu suivais les nuages.
Tu plongeais dans le bleu.
La cloche de ta joie sonnait dans la cloche du ciel.
Tu te reposais sur les ondes des cœurs.

Que faut-il pour vivre ?
Un cœur, des ailes, un ciel.
Tu étais mon cœur, mes ailes, mon ciel.

Ton cœur suivait les nuages,
au-dessus des ondes des collines,
au-dessus des flammes noires des cyprès.
Tes ailes plongeaient dans le bleu.
Le ciel était toujours plein de lumière,
pour ton cœur, pour tes ailes.

—
Le cœur s'est arrêté.
Les ailes se sont envolées.
Le ciel s'est éteint.

Que faut-il pour vivre ?
Ta voix, tes yeux, ton chemin.
J'ai perdu ma voix, mes yeux, mon chemin.

Ta voix appelait la lumière.
Tes yeux se berçaient dans la lumière.
Ton chemin conduisait vers la lumière.

La voix s'est arrêtée.
Les yeux se sont envolés.
Le chemin s'est éteint.

Que faut-il pour vivre ?
Ta voix, tes yeux, ton chemin.
Tu étais ma voix, mes yeux, mon chemin.

—
Tu étais claire et calme.
Tu étais toujours jeune.

Tu regardais soigneusement le monde,
les nuages, le ciel,
la terre, les coquilles au bord de la mer,
tes pinceaux, tes couleurs.

Tu peignais les belles journées,
qui grimpent comme du lierre sur la lumière.
Quand les nuages voulaient couvrir le ciel comme une écorce,
tu les écartais par ton regard de lumière.
Tu peignais la jeune lumière.
Ta douceur était de la lumière.
Tout ce que tu disais était de la lumière.
Jamais tu n'as trahi la beauté.
Autour de toi l'air était doux.

—
Tu peignais la clarté.
Tu peignais la merveille calme.
Tu peignais la lumière silencieuse.
Tu peignais la rose vermeille.

Tu es partie claire et calme.
Tu t'es endormie sur ta main.
Ton dernier tableau était bien fini.
Tes pinceaux étaient bien rangés.

Ton jardin débordait de fleurs.
Ton ciel débordait de cœurs.

—
Tu venais souvent en retard
et toujours je t'attendais avec anxiété.
Tu venais toujours envahie de rêves de lumière.

—
Je t'attendrai sur la place d'où l'on voit la mer.
Je t'attendrai à midi comme d'habitude.

—
Nous allons faire des promenades.
Nous descendrons dans la vallée vers les chênes
où tu cherchais les glands.
Nous devons chercher des glands
pour notre café.

—
Pourquoi ne viens-tu pas ?
Je sais que tu viens souvent en retard,

mais jamais encore
tu ne m'as fait attendre des mois et des mois.

—
Je t'attendrai sur la place d'où l'on voit la mer.
Je t'attendrai devant le restaurant Bianchi.
Je t'attendrai sur la place à midi comme d'habitude.

—
Il est beau ton dernier vitrail de lumière.
Ecoute les anges, ils bourdonnent comme des abeilles.
Ton tailleur jaune te va à merveille.
Belle aimée ! Belle aimée ! Tu es une étoile claire !

—
Du vin et des olives dans la musette
nous allons refaire notre chemin.
Nous allons refaire notre beau chemin,
le chemin le long de la colline,
le chemin que tu préfères à tous les chemins.
Et tu riras de joie comme une cloche claire.

—
Tiens, chante-moi un peu pour rigoler
et bats la mesure.
Tiens, laisse-moi regarder dans tes yeux.
Oui, ils sont des mers d'étoiles.

—
Nous nous sommes envolés
des années et des années.
On volait on rêvait ensemble.
Je ne comptais pas le temps passé.

Une nuit tu t'es envolée toute seule.
Tu as déployé tes ailes silencieusement.
L'air n'a pas bougé comme tu t'es envolée.

Quand mes nuits et mes jours vont se confondre
tu viendras à ma rencontre
sur tes ailes sans contour.

Les étoiles et les fleurs
brillent sur ton blason.
Les étoiles et les fleurs
étaient tes compagnons.

—
Les étoiles et les fleurs t'accompagnaient durant toute ta vie.
Les fleurs tenaient la garde auprès de ton lit.
Les étoiles venaient comme des oiseaux autour de ta table.
Ils te faisaient la cour.
Ils te jouaient des tours.

—
Tes yeux étaient le miroir des étoiles et des fleurs.
Des étoiles tu portais la lumière.
Des fleurs tu portais le parfum.

—
Tu étais étoile et fleur
durant toute ta vie
et ton nom est la rime
sur cette mélodie.

Chaque heure qui passe
me rapproche de toi.
Je rêve de toi
jour et nuit.
Tu es la lumière profonde
dans la fleur étoilée.
Ton cœur bat calmement.

Ton cœur bat calmement.
Tu es la lumière profonde
dans la fleur étoilée.
Je rêve de toi
jour et nuit.
Chaque heure qui passe
me rapproche de toi.

Sophie Taeuber-Arp
derrière sa *Tête-Dada*, 1920
(Photo Etienne Bertrand Weill)



Sophie Taeuber-Arp
Eléments courbes
1934, encre de Chine, 34,5 x 25

Je te salue Sophie
pleine de calme.
Je te salue Sophie
rayonnante.
La lumière est avec toi.
Tu es bénie parmi toutes les étoiles et fleurs
et bénis soient tes yeux, ton cœur, tes ailes.

Je ne te vois plus.
Je ne t'entends plus.
Pourquoi ne m'invites-tu plus à regarder ton beau travail ?
Tu sais pourtant comme j'admire ton travail.
Il est sérieux comme les étoiles et doux comme les fleurs.
Je le préfère à tout art du monde.

Je ne t'entendrai plus.
Je ne te verrai plus soigneusement travailler.
Je te voyais souvent de profil au travail,
devant la fenêtre,
devant la mer lointaine.
Tu travaillais toujours soigneusement.
Je te voyais soigneusement et attentivement courber la tête,
ta tête en perle,
ta tête de rosée.
Soigneusement tu trempais ton pinceau dans la couleur.
Soigneusement tu remuais la couleur.
Attentivement tu traçais les lignes.
Soigneusement tu remplissais les plans.
Tu respirais avec calme.
Tes yeux rayonnaient.
Doucement sans trembler
tu ouvrais la porte vers la paix et la lumière.
Je te voyais souvent de profil au travail,
devant la fenêtre,
devant les oliviers,
devant la mer lointaine.

Parfois tu battais des ailes et tu riais,
tout en continuant à travailler.
Tu voulais me faire peur.
Tu faisais semblant de t'envoler.
Mais ton tableau avançait.

J'aimerais connaître ton rêve,
comme tu quittas cette rive.
Rêvais-tu d'un radeau d'étoiles à la dérive,
rêvais-tu d'un abîme de candeur ?

Tu t'es endormie sur ta main.
Tu es partie claire et calme.
Tu t'es endormie sur ta main de tendresse et de douceur.
Tu t'es endormie sur ta main qui dessina les étoiles.
Tu t'es endormie sur ta main qui dessina les yeux de la lumière.

Tu t'es endormie sur ta main qui dessina les yeux de la lumière.
Tu t'es endormie sur ta main qui dessina les étoiles.
Tu t'es endormie sur ta main de tendresse et de douceur.
Tu es partie claire et calme.
Tu t'es endormie sur ta main.

La fleur étoilée et l'étoile fleurie
brillent et fleurissent
pour toi Sophie.



Hans Arp

I

Je marche.
Je porte en moi un énorme vide.
Je marche.
Je ne me souviens de rien.
Je marche.
Je bouge les bras.
Enfin je reste sur place.
Je ressens le besoin irrésistible de bouger les bras,
de balancer les bras toujours plus fortement.
Je tourne mes bras comme des ailes de moulin.
Je suis un moulin.
J'ai deux ailes qui tournent.
Le moulin ne se souvient de rien.
Le moulin n'est ni gai ni triste.
Le moulin ne fait que tourner ses bras.

—
Les ailes du moulin se sont arrêtées.
Les ailes ont cessé de tourner.
Les ailes du moulin se tiennent comme les bras de la croix.
Les ailes du moulin se tiennent horizontalement.
Ce sont des ailes qui soutiennent.
Ce sont des ailes qui s'élèvent
vers les étoiles de fleur,
vers le cœur parmi les fleurs.

—
Les ailes du moulin sont rayonnantes.
Le moulin tient ses ailes comme la croix tient ses bras.
Le moulin moud sans remuer ses bras.

—

II

Une mousse de cœurs
dans une éternité de lumière,
brille et chante de joie.

—
Croix du ciel
tu es un moulin de cœurs,
un moulin d'étoiles,
un moulin d'éternité.
Moulin aux ailes rayonnantes
tu mouds une éternité
comme un petit soupir.

—
Tes bras sont des ailes
qui m'élèvent de la terre.
Tes ailes sont des rayons d'étoiles.
La terre est une fleur.
L'étoile est un cœur.
Tes ailes sont les bras de la croix.

—
Je vole vers le cœur de douceur et de calme,
vers le cœur qui luit dans la profondeur.

—
Moulin du ciel
tu mouds la couronne des profondeurs.
Moulin du ciel
tu mouds la couronne des sommets.
Croix du ciel
tu mouds la couronne des éternités.
Tu mouds des mondes de diamants.
Moulin, tes ailes sont une balance.

—

III

Les roses et les étoiles
sont des fleurs rayonnantes.
Toutes ces innombrables branches de ce monde de mirage
de ce monde chatoyant
ont été brisées dans une nuit.

—

Parle-moi par la moindre herbe
par la plus petite feuille
par une brindille
de ton monde.
Je suis épris de toi plus qu'au premier jour.
Répartis sur ces mille plaies,
l'onguent de ta vie claire et calme.

—

La semence tombe dans le sillon.
Ce battement doit venir d'un monde réel.
Ce ne sont ni les personnes ni les objets qui le provoquent.
J'écoute attentivement.
Je tends l'oreille vers les personnes et les objets.
Ils bondissent, roulent, marchent sans faire le moindre bruit.
C'est le battement d'un cœur.
C'est un battement clair, calme, sans mensonge.
Ce battement vient d'un monde réel.

—

En soufflant sur les personnes et les objets ils s'éteignent.
Ils disparaissent.
Tandis que le battement continue.

—

Du cœur jaillira la force et rendra ces flammes réelles.
Cette douceur inconcevable de Sophie
sur la photographie où elle doit avoir à peu près dix-huit ans
m'annonce la réalité.

—

Je pleure avec joie
comme on pleure de joie dans un abîme.
Après chaque rire écœurant,

je me baigne dans la source intarissable
de ton intégrité.

J'étais un gardien du trésor noir.

Je battais la cymbale au rythme du non-sens.

A présent je veux vénérer la lumière.

—

Ne te détourne pas de moi.

Fais-moi cerner par mille flammes sévères.

Sois inébranlable.

Chasse l'incrédulité difforme,

aux yeux de dards.

Continue à m'instruire.

Conduis-moi vers ta demeure,

vers le cœur de la lumière.

—

J'ai bien vu durant ta vie,

ce rayonnement au-dessus de ton cœur.

Ce bouquet qui croissait, s'élargissait, s'épanouissait sans cesse.

Tu portais la lumière sur ton cœur.

Ta tête ne le savait pas,

ta belle tête de perle et de rosée.

—

J'ai reçu le premier message de la lumière.

Protège ce cœur

qui commence à se former.

Je joins les mains

comme on joint les mains pour faire une prière.

Je tenterai ma première prière,

vers la rose de feu,

vers la source en flamme,

vers le cœur rayonnant sans contour.

—

Oui, je vois bien le soleil dans la rue,

mais je ne sais plus m'en servir.

Faut-il pleurer en voyant le soleil ?

Faut-il le croquer, le mâcher et le cracher ensuite ?

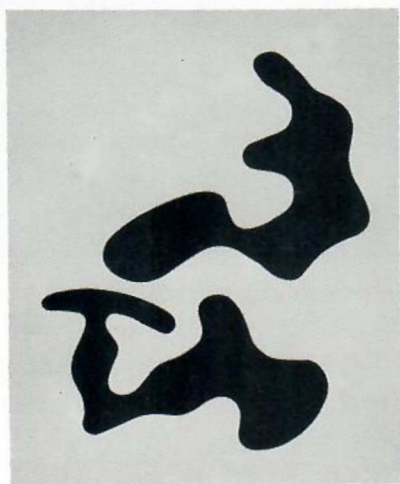
—

Je suis un mort condamné à vivre.
Je marche, je parle quoique je sois mort.
Je m'enfuis devant le rire abominable.

—
L'aile qui m'a protégé s'est envolée !
Je suis las des jours et des nuits.
Je remercie chaque heure qui se hâte et passe.
Je suis affreusement mutilé.

—
Vers les fleurs je me penche sans effroi,
car en me penchant vers une fleur
je me penche vers toi.

Hans Arp



Les deux litanies que l'on vient de lire ont été écrites peu de temps après la mort accidentelle de Sophie Taeuber-Arp, en 1943. Les poèmes précédents sont probablement postérieurs de quelques années. Tous sont inédits. Nous remercions la Fondation Arp de nous avoir autorisés à les publier, l'année du centenaire de la naissance de Hans Arp.



Hans Arp
Pistil, 1950
(Photo Etienne Bertrand Weill)